

« “Ferme cette porte !” avait crié Selma à Jennie » avais-je d’abord écrit et j’avais commencé à décrire la scène qui venait de se passer avec une violence exceptionnelle des voix dans la cuisine au premier étage, j’avais vite saisi cette phrase au passage mais tout de suite j’avais senti que sous ma main la tempête perdait en férocité. Je barrai rudement mes premières lignes, par lesquelles s’était glissée tout de suite la Falsification facile, et je repris plus exactement :

« *Ferm’cet’port’* » voilà comment ma mère avait commencé la journée, elle avait lancé cette phrase coupante à sa jeune sœur ma seule tante vivante et le ton était donné. *Ferm’cet’port’* et avant que sa jeune sœur ait eu le temps de recevoir le message *Fermcetport* qui devait traverser comme d’habitude sa zone de surdité, Selma, ma mère avait claqué la porte de la cuisine elle-même exécutant son propre ordre à la lettre.

Le vent poussa un hurlement de loup, comme s’il avait lui-même reçu le coup sur la figure, pensais-je. On aurait pu penser que la violence des affects humains était le résultat de l’extraordinaire déchaînement des

éléments non humains. Les sautes du temps nous prennent en otages. Moi-même j'étais sous l'influence de la tempête et des noirceurs célestes et je n'y pouvais rien. Je me retrouve toujours devant une histoire de *figure* ai-je noté.

Des pensées de mort, plus précisément des souvenirs d'envies de mourir, toutes sortes de scènes brèves sombres solitaires précipitées par les rafales d'un vent désespérant me passaient les fenêtres et s'abattaient sur mon aire de répétition. Un oiseau aussi, était-ce un très grand papillon – un oiseau mince fébrile s'était engouffré comme appelé ou chassé par les palpitations de pensées je le vis tournoyer en rasant le plafond, frôlant la mort, et j'ouvris en toute hâte la porte sans qu'il reçût le signe de vie. « *Ferm'cet'port'!* » ordonna ma mère. Je ne sais pas s'il faut dire que l'idée du suicide m'effleurait le front ou que je caressais l'idée de suicide ou que je la repoussais comme je l'ai toujours fait en refermant les fenêtres de force malgré la pression de la tempête qui pesait de façon effrayante sur toutes les formes d'opposition à sa pulsion de destruction. Le papillon tournoya comme une feuille folle, finalement c'était un oiseau très fin, s'évada rappelé à la vie, ou bien ravi à la mort. « L'idée de suicide » me dis-je – et à ce moment-là le vent ferme la fenêtre ou bien c'est la fenêtre qui met le vent dehors avec l'idée. Sauf, murmurai-je. En cas de déchaînement je prends chaque irruption pour promesse et avertissement. Ouf !

C'est alors que la phrase impérative de Selma a tiré pour la troisième fois ses trois monosyllabes et la porte a claqué.

Sauvée ! pensais-je dans la furtivité où je m'étais figuré que cet oiseau plat et léger aux larges ailes, cet oiseau sans corps seulement des ailes était l'image de mon âme en son égarement. Mais ce genre de passage interdit qui s'accomplit entre *mon secret* et d'autres mondes je n'en dis mot jamais, je ne le remarque même pas. Le mot *âme* je ne le dis pas en public, je le remplace devant Selma je dis j'ai mal à la tête ou aux tempes.

Même le mot de suicide me dis-je *il ne faut pas le dire*, c'est un mot dont il faut éviter l'usage même à propos des autres, finalement un mot est ce qu'il y a de plus fort au monde dans certains cas, un simple mot suffit à entraîner une mort ou un état psychopathologique de très longue durée, il vaut mieux se le rappeler, il y a des mots qui sont des riens qui tuent, comme la feuille morte qui en tombant sur l'épaule de Schumann juste au moment où il allait traverser le pont entraîna la chute du musicien dans son dernier fleuve. Souvent d'ailleurs le mot dangereux se fait remarquer par des sifflantes et des glissantes comme c'est le cas pour le mot suicide que je me garderai de dire désormais, si c'est possible.

« *Ferm'cet'port'!* tu n'vois pas qu'elle ouvre le vent ! » s'écriait Selma et je remarquai à ce moment-là, ou sur ces mots, qu'elle venait de vieillir, c'était un phénomène cruel et intolérable aux yeux mais indéniable, des rides

profondes s'étaient ouvertes dans ses joues encore bien repassées la veille de son départ, son cou avait abandonné la lutte, je tressaillis devant l'incroyable brutalité du temps, j'avais peur, et de tout, de ces altérations des traits chéris depuis des décennies, et aussi des transferts de forces physiques et de faiblesses physiques qui se produisaient dans tout le premier étage. Déjà quand le vent ouvre la porte le vent n'est pas seulement une force d'animation, il devient agent, il devient un personnage de plus dans la scène déjà très agitée par les passions humaines, mais si là-dessus la porte à son tour ouvre le vent comme le remarquait justement ma mère alors on peut craindre une extension illimitée des conflits.

Peut-être ma mère avait-elle changé graduellement, mais c'était la première fois que le ravage naturel était devenu visible, et j'aurais pu le dater du jour même comme l'on ferait d'une naissance ou d'une arrivée me dis-je avec le sentiment d'avoir commis un crime.

Mais ce qui me frappait le plus à la porte du cœur, c'était quand même cette phrase qui s'était saisie de moi et dont j'avais à l'instant capté les trois coups monosyllabiques, peut-être à cause des trois coups justement. C'était fort : la phrase dit : *Ferm'cet'port'* et la pièce commence. Je lui sautai dessus, ou bien c'est elle la phrase qui me sauta dessus. L'autre aussi, la phrase sur la fenêtre qui ouvre le vent qui l'ouvre. J'avais maintenant deux phrases pour commencer, l'une comme la fille de l'autre. Je pensais vite : c'est la première phrase, et elle

était déjà écrite sur mon petit carnet à phrases mais la scène continuait, j'y retournais, ayant commis en vitesse ma petite infidélité. Les dents aussi ! Les incisives de ma mère vis-je soudain avaient amorcé une descente, les deux incisives droites, une petite infidélité.

Et la porte claqua. Je note qu'elle avait déjà claqué beaucoup plus violemment quelques instants plus tôt sous la poussée de la colère fraternelle. Ces intempéries, ces rafales, sont cause de l'instabilité de mon récit. Nous étions tous excessivement énervés par des énervements contraires, les coups de pied fantômes volaient. La Maison autrement dit moi-même était envahie je me trouvais expulsée dans ma propre Maison les quatre pièces du haut étaient occupées, je n'aimai plus au monde que le chat, mon silence, de plus le téléphone sonnait sans arrêt et toujours au moment où j'allai recevoir la révélation, il ne manque plus que ma sœur pour qu'il ne manque plus rien à mon supplice pensais-je et donc je m'attendais à ce que la perfection de la persécution se réalise. Le téléphone sonna mais personne ne l'entendit ainsi. La porte avait claqué.

Déjà onze jours et je n'avais pas encore réussi à me retrouver. D'habitude le deuxième jour dans La Maison, au lever du soleil je me retrouve, le soleil se lève je suis levée je suis. Déjà le douzième jour et je ne m'étais pas retrouvée. C'est la faute de ma sœur me dis-je, c'est ma faute, j'aurais dû avoir le courage de nier totalement son existence comme je le fais chaque été d'habitude, de l'éliminer de ma pensée, de l'oublier à